

l'Ouest. A son ombre, ou plutôt à sa lumière, devait s'accomplir le plus beau fait d'armes de toute notre histoire durant ces temps désastreux : la bataille de Patay.

Trois martyrs, M. de Verthamon, MM. de Bouillé, père et fils, périrent successivement, dans le court intervalle d'une demie heure, en élevant vers le Ciel ce drapeau de Jésus et de la France. Et pendant ce temps, sous la mitraille d'une artillerie formidable et sur une longueur de quinze cents mètres, la fulminante légion, courant sus à un ennemi dix fois plus nombreux, exécutait en notre siècle, et pour la défense de notre patrie, une charge non moins mémorable que la résistance fameuse des trois cents Spartiates qui s'ensevelirent aux Thermopyles.

Ainsi qu'il l'avait dit, M. de Montagu, avait enrolé son fils Etienne, parmi les volontaires de France. Et ce jeune homme avait vaillamment combattu à côté du catholique fanion dont le noble vieillard, au déclin de ses jours, avait inspiré la pensée à M. l'abbé de Musy.

Etienne fut l'un des survivants de ces terribles luttes, mais il y avait reçu des atteintes mortelles. . . . Il se traîna encore un an ou deux dans la langueur et la souffrance. Se sentant enfin sur le point de quitter cette terre et d'aller rejoindre son père, appelé à Dieu quelque temps auparavant, il se fit conduire à Lourdes pour y mourir. Le Sacré-Cœur avait protégé sa vie sur les champs de bataille : Marie immaculée bénit et consola ses derniers instants.

Le corps d'Etienne de Montagu repose à Lourdes ; et c'est du sein de ce sol sacré qu'il se lèvera, à l'heure, inconnue de tous, de la résurrection des morts.

VIII

Pendant que le "drapeau du Sacré-Cœur," donné par M. l'abbé de Musy à la légion chrétienne, poursuivait ses glorieux destins, le travail et les œuvres de dévouement remplissaient à Digoine les longues heures du deuil national. On visitait les malades et les blessés qui retournaient au pays ; on secourait les misères de ceux que laissait sans pain soit le départ, soit, hélas ! la mort du fils ou de l'époux ; on prenait soin des orphelins de la guerre ; on faisait de la charpie ; on taillait des bandages ; la charité assumait toutes les fonctions et revêtait toutes les formes.

Le soir, on retrouvait force et courage pour le labeur du lendemain en portant son regard, sa pensée et son entretien vers les choses du ciel et les miséricordes du Seigneur. Après le dernier repas, tous les habitants du château se réunissaient pour entendre la lecture et pour faire la prière. Le pain du corps se distribuait en des pièces diverses, dans la salle à manger, à la cuisine ou à l'office, suivant les places variées des providentielles hiérarchies de ce monde : le pain de l'Esprit se rompait en commun. Et voilà pourquoi, à la tombée du jour, maîtres et serviteurs, arrivant de tous côtés au son de la cloche, se rassemblaient autour de la